

Source : https://www.lemonde.fr/festival/article/2019/07/22/face-a-l-effondrement-il-faut-mettre-en-uvre-une-nouvelle-organisation-sociale-et-culturelle_5491958_4415198.html

Téléchargement 25 07 2019



« Face à l'effondrement, il faut mettre en œuvre une nouvelle organisation sociale et culturelle »

Par **Collectif** Publié dans **Le Monde** le **22 juillet 2019**.

Trois membres de l'Institut Momentum appellent à assumer l'effondrement systémique global qui vient pour préparer l'avènement d'une société « résiliente ».

Vivre avec la fin du monde 1/6. La fin de notre monde est proche. Une ou deux décennies, tout au plus. Cette certitude qui nous habite désormais, et qui a bouleversé nos croyances et nos comportements, est le résultat d'observations scientifiques nombreuses et variées sur l'évolution du système Terre, mais aussi de l'expression de caractéristiques banales de l'espèce humaine lorsqu'un événement extraordinaire s'annonce.

Depuis une trentaine d'années, les études et les rapports scientifiques ne cessent d'augmenter la plausibilité d'un seuil climatique planétaire qui fera basculer le système Terre dans un état inconnu, nanti de températures moyennes plus hautes que depuis un million d'années. La probabilité d'un tel futur proche est aujourd'hui plus élevée que celle de tout autre scénario prospectif.

Ce n'est plus une question de « si », c'est une question de « quand ». En examinant les centaines de travaux afférents, depuis le premier rapport du Club de Rome – Les Limites à la croissance – en 1972, jusqu'au récent rapport du Groupe intergouvernemental d'experts sur l'évolution du climat (GIEC) – « Rapport spécial du GIEC sur les conséquences d'un réchauffement planétaire de 1,5 °C » –, en octobre 2018, on peut estimer la date de passage de ce seuil planétaire entre 2020 et 2040.

Trajectoire chaotique

Ce seuil critique global est la conséquence de multiples boucles de rétroaction autorenforçantes entre éléments du système Terre, dévasté par un siècle de libéral-productivisme. Ainsi, pour le seul cycle du carbone, la fonte du permafrost sibérien, l'affaiblissement du pouvoir de séquestration du carbone par les terres et les océans, la déforestation de l'Amazonie et celle des forêts boréales constituent des boucles de rétroaction qui accélèrent le dérèglement climatique.

Ces rétroactions s'étendent à tous les sous-systèmes de la Terre, intensifiant ainsi l'érosion de la biodiversité, et réciproquement. Cette trajectoire chaotique du système Terre conduit les sociétés humaines vers un effondrement systémique global : passé ce seuil de bascule, le chaos sera tel qu'aucun Etat ne sera plus capable de faire respecter la loi, de contrôler les armes, de lever des impôts.

L'IMMINENCE ET L'AMPLEUR DE LA CATASTROPHE « ÉCO-ANTHROPOLOGIQUE » SONT TELLES QU'ELLES EXCÈDENT NOS CAPACITÉS DE COMPRÉHENSION, AUSSI BIEN DE PERCEPTION QUE D'IMAGINATION

Cependant, ce basculement n'est que la composante objective de l'effondrement. Deux caractéristiques cognitives de l'espèce humaine transforment la plausibilité géobiophysique de l'effondrement en une certitude politique. La première s'énonce comme suit : l'immensité (c'est-à-dire l'imminence et l'ampleur) de la catastrophe « éco-anthropologique » est telle qu'elle excède nos capacités de compréhension, aussi bien de perception que d'imagination. Elle est irreprésentable, démesurée, supraliminaire, comme dit le philosophe Günther Anders. La seconde relève de la spécularité des croyances et des comportements : une personne informée de l'effondrement rapproché ne se demande pas si elle veut changer sa vie – c'est-à-dire diminuer drastiquement son empreinte écologique –, mais seulement si elle le ferait au cas où un certain nombre d'autres le feraient aussi.

Ainsi, l'effondrement est inévitable non parce que la connaissance scientifique de son advenue est trop incertaine, mais parce que la psychologie sociale qui habite les humains ne leur permettra probablement pas de prendre les bonnes décisions, au bon moment. Il existe souvent plusieurs manières de résoudre un problème local ou circonscrit, mais affronter tous les problèmes ensemble et globalement rend le coût d'éventuelles solutions si élevé que seul le déni s'avère être la réponse adaptée. C'est ce déni de masse qui garantit que l'effondrement est certain.

Stress prétraumatique

De nombreuses populations subissent déjà les conséquences des catastrophes globales, des dérèglements écosystémiques et des pollutions diverses. Les classes sociales vulnérables et les pays pauvres (et on ne parle même pas des organismes non humains) subissent déjà des traumatismes qui commencent à être connus (stress, dépression, démence, suicides, maladies, etc.) et qui annoncent tout simplement notre avenir psychique à nous, les privilégiés.

La prédiction même d'une catastrophe peut faire souffrir. On sait que l'annonce de dégradations à venir provoque déjà ce que les psychologues appellent le stress prétraumatique, autrement dit les effets néfastes de la peur du futur. Ainsi sommes-nous confrontés à un dilemme : comment annoncer que la maison brûle — et qu'elle sera détruite — sans faire peur à ses habitants ? Si vous étiez pompiers, que feriez-vous ? Il faut le dire, bien sûr, le crier haut et fort, avec fermeté et bienveillance. Puis, tout en se concentrant sur l'incendie, prendre soin de certains habitants traumatisés, et motiver tout le monde à sauver ce qui doit l'être.

Prendre soin. Voilà ce qui manque cruellement à notre époque, et cela constitue une bonne partie de la réponse à la question : comment vivre la fin du monde ? Prendre soin de nous-mêmes, des autres, des non-humains. Prendre soin de notre psyché, des émotions que tout ce chaos génère, c'est-à-dire accueillir par l'écoute : tristesse et désespoir, colère et rage, inquiétude et peur. Tous ces affects sont parfaitement normaux. Pire, ils vont s'intensifier ! Il ne s'agit nullement de se complaire dans ces marais

émotionnels, mais d'apprendre à les traverser individuellement et collectivement, à les côtoyer, afin de ne pas se laisser emporter, et trouver les ressources pour organiser la suite, pour résister.

LA PERMACULTURE DEVIENT PLUS QU'UNE TECHNIQUE AGRICOLE : C'EST UNE AUTRE FAÇON DE CONCEVOIR LE MONDE, UN CHANGEMENT PHILOSOPHIQUE ET MATÉRIEL GLOBAL

Mais comment résister à la fin du monde ? Ou plutôt, comment faire émerger un autre monde possible à partir de celui-ci ? La première piste est à rechercher du côté de la permaculture en tant que vision du monde et science pragmatique des sols et des paysages. Le néologisme « permaculture » a été forgé en Australie par Bill Mollison et David Holmgren, à partir de la contraction de deux termes : « permanent » et « agriculture », mais aussi « permanent » et « culture ». Depuis la Tasmanie, berceau de leur prise de conscience, ils formulent l'hypothèse d'un effondrement des subsides énergétiques injectés dans le système agro-industriel. Dès lors, la permaculture devient plus qu'une technique agricole : c'est une autre façon de concevoir le monde, un changement philosophique et matériel global. C'est une vision éthique des sociétés futures, qui seront confrontées à l'évolution des régimes énergétique et climatique.

Aujourd'hui plus que jamais, il s'agit de rejeter les leurres de la croissance verte afin de revenir à une juste mesure en réduisant considérablement notre empreinte sur le monde. Ce qui veut dire mettre en œuvre immédiatement une nouvelle organisation sociale et culturelle, qui valorise la lenteur et enseigne les boucles de rétroactions, les liens de cause à effet, les mutualismes, la complexité. Dans la société permaculturelle, les réseaux ne sont plus invisibilisés, la frontière entre producteur et consommateur s'estompe dans un contexte de simplification progressive des mégasystèmes. Aussi bien par nécessité de résilience (dans la perspective d'un effondrement des sociétés industrielles) que par éthique des ressources, il s'agit de boucler les cycles, de passer d'une économie extractiviste de stocks à une économie renouvelable de flux. Le nouveau paysage permaculturel se veut directement comestible, au plus proche des habitants, qui eux-mêmes deviennent acteurs de ces nouveaux diagrammes alimentaires et énergétiques. Les paysages se déspecialisent, les fonctions se diversifient.

LES BIORÉGIONS PERMETTRONT D'ORGANISER DES SYSTÈMES ÉCONOMIQUES LOCAUX TERRITORIAUX OÙ LES HABITANTS, LES MANUFACTURES ET LA TERRE TRAVAILLERONT EN COOPÉRATION

Il en résulte une deuxième piste d'action, autour de nouvelles formes politiques territoriales ancrées dans le soin des paysages, œuvrant à la résilience des établissements humains face au nouveau régime climatique. Ces nouveaux territoires prennent le nom de « biorégions » et se substituent aux découpages administratifs actuels grâce à un changement général d'échelle et à une politique de décroissance. Les biorégions permettront, avant, pendant et peut-être après l'effondrement, d'organiser des systèmes économiques locaux territoriaux où les habitants, les manufactures et la Terre travailleront en coopération. La dynamique biorégionale stimulera le passage d'un système hyperefficient et centralisé à une organisation forgée par la diminution des besoins de mobilité, la coopération, le ralentissement, composée d'une multitude de dispositifs et de sources d'énergie. La civilisation automobile et l'agriculture intensive n'auront plus leur place dans cette nouvelle configuration. Les biorégions seront les territoires du ressaisissement.

Des sociétés conviviales et de proximité

La troisième voie de la résistance est celle d'un imaginaire social libéré des illusions de la croissance verte, du productivisme et de la vitesse, actionnées par les entreprises transnationales. La ville connectée, emblème d'une techno-euphorie totalement hors-sol, laissera la place à des bourgs et des quartiers off the grid (« hors réseau ») autoproducteurs d'énergie. Le nombre de véhicules sera réduit au strict minimum, les flottes seront administrées par les communes (libres !), tandis que les champs redessinés en polyculture pourront être traversés à pied. Des axes végétaux résorberont les infrastructures de la vitesse ainsi que les friches industrielles. Qui dit sociétés résilientes dit sociétés

conviviales et de proximité. Aujourd'hui, chaque métropole occidentale requiert pour son fonctionnement une vaste partie de la planète. Demain, il en sera autrement, en raison de l'effondrement inéluctable des grands réseaux et de l'économie mondialisée, sur fond de bouleversements climatiques.

Voilà trois pistes, mais il y en aura d'autres. Vivre avec la fin du monde passe nécessairement par un constant effort d'imagination pour arriver à dégager de nouveaux horizons, à les inventer, afin d'ouvrir le couvercle du nihilisme, du mal absolu, du « tout est foutu ». Ce chantier politique ne peut être que collectif. Il faut un récit commun pour rester soudés. Certes, le récit de l'effondrement comporte des risques et des écueils, comme tout récit, mais il est puissant et a plusieurs mérites : il évite le catéchisme de la croissance, il réactive une vision cyclique des choses en appelant une renaissance, et surtout il dit que c'est maintenant ou jamais. Il nous rapproche de l'idée de la mort. D'ailleurs, n'est-ce pas ce que la philosophie nous enseigne depuis des siècles ? Apprendre à bien vivre, c'est apprendre à bien mourir, à prendre conscience de notre statut de mortel, radicalement vulnérable, humble, interdépendant des autres êtres vivants et de notre milieu de vie.

Agnès Sinaï est journaliste environnementale. Chargée de cours à Sciences Po, elle a fondé l'Institut Momentum en 2011, laboratoire d'idées dont elle a dirigé les trois tomes des Politiques de l'anthropocène (parus aux Presses de Sciences Po).

Pablo Servigne a une formation d'agronome et d'éthologue. Chercheur « in-terre-dépendant », auteur et conférencier, il est coauteur de plusieurs livres, dont Une autre fin du monde est possible (Seuil, 2018).

Yves Cochet, militant écologiste depuis quarante ans, a été député de 1997 à 2011, ancien ministre de l'aménagement du territoire et de l'environnement (2001-2002) puis député européen jusqu'en 2014. Depuis lors, il préside l'Institut Momentum.